

Dictée du lundi 18 nov 2013 :

Extrait du texte de D. Diderot : « Regrets sur ma vieille robe de chambre (....) (1772)

- Denis DIDEROT est, à plus d'un titre, un écrivain majeur du « Siècle des Lumières ». C'était un philosophe, un mathématicien, un auteur de fictions extraordinaire . Je reprends le terme de Martine Jacques qui nous présenta cet aspect dans sa conférence.
- Pour une bio complète de Diderot (1713-1784), je vous invite à vous reporter à la conférence de Monsieur Fournier. (accessible sur le site)
- Je vous joindrai un document « Diderot, l'homme sans qui Wikipedia n'existerait pas, puisqu'il est un des acteurs de l'**Encyclopédie** - ouvrage qui marque le « siècle des Lumières » s'il en est.
- En annexe également, le texte complet de l'auteur dont je ne saurais trop vous recommander la lecture - ainsi que celle de ses autres écrits parmi lesquels « *Jacques le fataliste* », « *Le Neveu de Rameau* », « *La Religieuse* » et de délicieux contes..
- TEXTE :

**Regrets sur ma vieille robe de chambre ou avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune**  
par  
**Denis DIDEROT**

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât (subj imparfait) ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière (de la poussière), un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés (acc avec les services) en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus (cod =qu' = services). Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante ? Quel démon

m'obsédaït (**imparfait**) le jour que je la chassai (**passé simple : action soudaine**) pour celle-ci !  
Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande\* ?

Mes amis, gardez (**impératif**) vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise (**subj présent**). La pauvreté a ses franchises ; l'opulence à sa gêne.

O Diogène\*! si tu voyais ton **disciple** sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme **tu rirais** ! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, **efféminée**, et de la vie libre et ferme du **cynique** déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un **tyran**. [...]

- **Diogène** (413-327 av JC), aussi appelé **Diogène le Cynique**, est un philosophe grec de l'Antiquité et le plus célèbre représentant de l'école cynique. C'est un contemporain de Platon qu'il critique (Diogène de Sinope)

Parmi tous les auteurs cyniques, c'est sur Diogène que la légende a accumulé le plus d'anecdotes et de bons mots, cette foison rendant leur authenticité largement douteuse. Les portraits de Diogène qui nous ont été transmis divergent parfois, le présentant tantôt comme un philosophe, débauché, hédoniste et irréligieux, tantôt comme un ascète sévère, volontaire, voire héroïque.

La masse d'anecdotes légendaires sur Diogène de Sinope montre en tout cas que le personnage a profondément marqué les Athèniens. Il vivait dehors, dans le dénuement, vêtu d'un simple manteau, muni d'un bâton, d'une besace et d'une écuelle. Dénonçant l'artifice des conventions sociales, il préconisait en effet une vie simple, plus proche de la nature, et se contentait d'une jarre - en grec pithos - pour dormir. (on le représente vivant dans un tonneau, se nourrissant d'oignons)

Diogène avait l'art de l'invective et de la parole mordante. Il semble qu'il ne se privait pas de critiquer ouvertement les grands hommes et les autres philosophes de son temps (parmi lesquels Platon). Les apostrophes les plus connues qui lui sont attribuées sont : « Je cherche un homme » (phrase qu'il répétait en parcourant la ville avec sa lanterne), et « Ôte-toi de mon Soleil » (en réponse au roi de Macédoine Alexandre, qui était venu lui demander s'il avait besoin de quoi que ce soit).

- Diogène a d'abord vécu en **homme libre**, mais il se dirigeait vers **Égine** en bateau, quand ce dernier fut pris par des pirates. Mis en vente comme **esclave** à **Corinthe**, il déclare au marchand qui lui demande ce qu'il sait faire qu'il sait « gouverner les hommes », et qu'il faut donc le vendre à quelqu'un qui cherche un maître. Il est acheté par un riche Corinthien qui admire son indépendance d'esprit, et lui rend la liberté.
- Il continue d'influencer des philosophes contemporains : Nietzsche, Foucault, Onfray.

### **Le syndrome de Diogène :**

C'est un syndrome a été décrit par Clark en 1975 pour caractériser un trouble du comportement conduisant à des conditions de vie négligées, voire insalubres.

Ce syndrome associe entre autres :

- une négligence parfois extrême de l'hygiène corporelle et domestique<sup>2</sup>une accumulation d'objets hétéroclites nommée également syllogomanie
- un déni de son état, associé en conséquence à une absence de toute honte ;
- un isolement social selon les critères habituellement admis dans sa culture ;
- un refus d'aide concernant cet état, celle-ci étant vécue comme intrusive ;
- une personnalité pré-morbide : soupçonneuse, astucieuse, distante, tendant à déformer la réalité (là encore selon les critères culturels en cours).

La première étude de ce modèle de conduite date de 1966. Le nom « syndrome de Diogène » adopté en 1975 fait référence à *Diogène de Sinope*, philosophe grec du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et figure clé du cynisme. Si son but était de vivre au plus près de la nature (comprendre, hors la culture, la civilisation grecque), et qu'il se pliait à certains exercices restrictifs afin d'accéder à la plus grande liberté matérielle et mentale, nous le connaissons surtout pour la vie qu'il menait envers et contre toute convention sociale. Bien que les motivations impliquées n'aient rien en commun, c'est cette vie hors-normes et même choquante aux yeux de la société, qui concevait mal que l'on puisse habiter dans une jarre renversée ou même pratiquer la masturbation sur la place publique, que l'on croit observer chez les personnes atteintes du syndrome de Diogène.

### **Aristippe :**

Né vers 435 av. J.-C, mort en 356 av. J.-C., est un philosophe grec. Disciple de Socrate à Athènes, il est le fondateur en 399 av. J.-C. de l'école dite du Cyrénisme, dont la doctrine essentielle était l'hédonisme

Partisan de l'hédonisme, ce philosophe considère que la seule réalité réside dans nos sensations présentes et que la source de ces sensations ne peuvent être connues. Il s'oppose aussi aux épicuriens en plaçant le bonheur, et non pas la sagesse, comme but ultime de l'homme. L'homme doit donc fuir les sensations désagréables et être tendu vers la recherche de plaisirs.

### **La calemande ou calamande :**

**calamande ou calmande:** sorte d'étoffe lustrée de telle manière que le lustre n'apparaît qu'à son endroit, La calamande est la plupart du temps une étoffe de laine, quelquefois elle est constituée par un mélange de soie et de laine (cette étoffe s'emploie pour la fabrication des tissus d'ameublement et aussi pour la confection de certains vêtements d'intérieur)

## **Annexe I**

### **Regrets sur ma vieille robe de chambre ou avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune**

par

**Denis DIDEROT**

~~~~~

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante ? Quel démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci ! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate ! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande ?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises ; l'opulence à sa gêne.

O Diogène ! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais ! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami. Ecoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette

tapisserie ; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle gouvernante stérile qui succède dans un presbytère, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le ministre qui remplace un ministre disgracié, le prélat moliniste qui s'empare du diocèse d'un prélat janséniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une paysanne. Ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête ; cette chevelure qui tombe épars sur ses joues ; ces haillons troués qui la vêtissent [sic] à demi ; ce mauvais cotillon court qui ne va qu'à la moitié de ses jambes ; ces pieds nus et couverts de fange ne peuvent me blesser : c'est l'image d'un état que je respecte ; c'est l'ensemble des disgrâces d'une condition nécessaire et malheureuse que je plains. Mais mon cœur se soulève ; et, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisane dont la coiffure à points d'Angleterre, et les manchettes déchirées, les bas de soie sales et la chaussure usée, me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder la muraille, à laquelle elle était depuis si longtemps attachée, à la tenture de damas.

Deux estampes qui n'étaient pas sans mérite : *la Chute de la manne dans le désert* du Poussin, et *l'Esther devant Assuérus* du même ; l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, c'est la triste Esther ; *la Chute de la manne* dissipée par une *Tempête* de Vernet.

La chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se refermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée.

Ces deux jolis plâtres que je tenais de l'amitié de Falconet, et qu'il avait réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie. L'argile moderne brisée par le bronze antique.

La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober longtemps à l'injure qui la menaçait. Un jour elle subit son sort et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances ! Tact délicat et ruineux, goût sublime qui change, qui déplace, qui édifie, qui renverse ; qui vide les coffres des pères ; qui laisse les filles sans dot, les fils sans éducation ; qui fait tant de belles choses et de si grand maux, toi qui substituas chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois ; c'est toi qui perds les nations ; c'est toi qui, peut-être, un jour, conduira mes effets sur le pont Saint-Michel, où l'on entendra la voix enrouée d'un juré crieur dire : A vingt louis une Vénus accroupie.

L'intervalle qui restait entre la tablette de ce bureau et la *Tempête* de Vernet, qui est au-dessus, faisait un vide désagréable à l'oeil. Ce vide fut rempli par une pendule ; et quelle pendule encore ! une pendule à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avait un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens, il fut rempli par deux La Grenée.

Ici c'est une *Magdeleine* du même artiste ; là, c'est une esquisse ou de Vien ou de Machy ; car je donnai aussi dans les esquisses. Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain. J'insulte aussi à la misère nationale.

De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure, car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie, que je réserverais ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières ; il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon coeur.

Non, mon ami, non : je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi ; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie ; ma tête ne s'est point relevée. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise ; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date et le poison n'a point encore agi. Mais avec le temps, qui sait ce qui peut arriver ? Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père, et qui, au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle, une somme utile...

Ah, saint prophète ! levez vos mains au ciel, priez pour un ami en péril, dites à Dieu : si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre ; détruis-les et ramène-le à sa première pauvreté ; et moi, je dirai au ciel de mon côté : O Dieu ! je me résigne à la prière du saint prophète et à ta volonté ! Je t'abandonne tout ; reprends tout ; oui, tout, excepté le Vernet. Ah ! laisse-moi le Vernet ! Ce n'est pas l'artiste, c'est toi qui l'as fait. Respecte l'ouvrage de l'amitié et le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente qui s'élève à droite ; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle ! Au-dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure. C'est ainsi que ta main puissante les a formés ; c'est ainsi que ta main bienfaisante les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer. C'est l'image des dégradations que tu as permis au temps d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'aurait-il autrement éclairée ? Dieu ! si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive. Ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abîmes ? Ne les as-tu sauvés que pour les perdre ? Ecoute la prière de celui-ci qui te remercie. Aide les efforts de celui-là qui rassemble les tristes restes de sa fortune. Ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux : hélas ! il se promettait des retours si avantageux ; il avait médité le repos et la retraite ; il en était à son dernier voyage. Cent fois dans la route, il avait calculé par ses doigts le fond de sa fortune ; il en avait arrangé l'emploi : et voilà toutes ses espérances trompées ; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nus. Sois touché de la tendresse de ces deux époux. Vois la terreur que tu as inspirée à cette femme. Elle te rend grâce du mal que tu ne lui as pas fait.

Cependant, son enfant, trop jeune pour savoir à quel péril tu l'avais exposé, lui, son père et sa mère, s'occupe du fidèle compagnon de son voyage ; il rattache le collier de son chien. Fais grâce à l'innocent. Vois cette mère fraîchement échappée des eaux avec son époux ; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé, c'est pour son enfant. Vois comme elle le serre contre son sein ; vois comme elle le baise. O Dieu ! reconnais les eaux que tu as créées. Reconnais-les, et lorsque ton souffle les agite, et lorsque ta main les apaise. Reconnais les sombres nuages que tu avais rassemblés, et qu'il t'a plu de dissiper. Déjà ils se séparent, ils s'éloignent, déjà la lueur de l'astre du jour renaît sur la face des eaux ; je présage le calme à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin, cet horizon ! il ne confine point avec la mer. Le ciel descend au-dessous et semble tourner autour du globe. Achève d'éclaircir ce ciel ; achève de rendre à la mer sa tranquilité. Permet à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué ; seconde leur travail ; donne-leur des forces, et laisse-moi mon tableau. Laisse-le-moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite, , qu'on vient entendre : C'est Vernet qu'on vient admirer chez moi. Le peintre a humilié le philosophe.

O mon ami, le beau Vernet que je possède ! Le sujet est la fin d'une tempête sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités ; le ciel couvert de nuages ; les matelots s'occupent sur leur navire échoué ; les habitants accourent des montagnes voisines. Que cet artiste a d'esprit ! Il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi. Comme toute cette scène est vraie ! comme tout est peint avec légèreté, facilité et vigueur ! Je veux garder ce témoignage de son amitié. Je veux que mon gendre le transmette à ses enfants, ses enfants aux leurs, et ceux-ci aux enfants qui naîtront d'eux.

Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau ; comme tout y est harmonieux ; comme les effets s'y enchaînent ; comme tout se fait valoir sans effort et sans apprêt ; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses ; comme ces rochers et les édifices surimposés sont beaux ; comme cet arbre est pittoresque ; comme cette terrasse est éclairée ; comme la lumière s'y dégrade ; comme ces figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes ; comme elles intéressent ; la force dont elles sont peintes ; la pureté dont elles sont dessinées ; comme elles se détachent du fond ; l'énorme étendue de cet espace ; la vérité de ces eaux ; ces nuées, ce ciel, cet horizon ! Ici le fond est privé de lumière et le devant éclairé, au contraire du technique commun. Venez voir mon Vernet ; mais ne me l'ôtez pas.

Avec le temps, les dettes s'acquitteront ; le remords s'apaisera ; et j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser des belles choses me prenne. Les amis que j'avais, je les ai ; et le nombre n'en est pas augmenté. J'ai Laïs, mais Laïs ne m'a pas. Heureux entre ses bras, je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai et qu'elle rendrait plus heureux que moi. Et pour vous dire mon secret à l'oreille, cette Laïs, qui se vend si cher aux autres, ne m'a rien coûté.

## Annexe II

**Denis Diderot : l'homme sans qui Wikipedia n'aurait sans doute jamais vu le jour aurait 300 ans**



:

DIDEROT - Et dire qu'il n'est même pas au Panthéon... Touche-à-tout de génie, Denis Diderot qui aurait 300 ans le 5 octobre 2013 a marqué son époque par ses essais, ses romans, ses pièces de théâtre, sa critique d'art et ses amitiés. Mais c'est une autre oeuvre qui s'imposera comme celle de sa vie: l'*Encyclopédie* dont il dirigea la rédaction avec la complicité de D'Alembert.

Rassembler tout le savoir de la science des métiers et des arts tel fut leur pari fou, insensé. L'ouvrage est d'ailleurs à sa mesure. Soixante mille articles, 17 volumes et 25 ans de travail qui feront de cette compilation hors du commun et très politique, le symbole des Lumières françaises.

### Accident de carrière

Pourtant, rien ne prédestinait Denis Diderot, fils d'un coutelier de Langres, à une telle postérité. Ironie de l'histoire, cette renommée, Diderot la doit bien à un échec.

Passé accidentellement à côté de la carrière ecclésiastique à laquelle il était promis, le jeune homme s'installe à Paris, où il étudiera à la théologie à la Sorbonne. Bachelier, il vivotera pendant quelques années dans la capitale. Il y fera un ami, de quelques mois son aîné. C'est un compositeur, passionné de musique qui répond du nom de Jean-Jacques, Jean-Jacques Rousseau.

L'âge, les idées inspirées des philosophes anglais comme Locke, le mode de vie, les hésitations de la vie, le manque d'argent, tout les unit. Mais il faut bien vivre et donc gagner

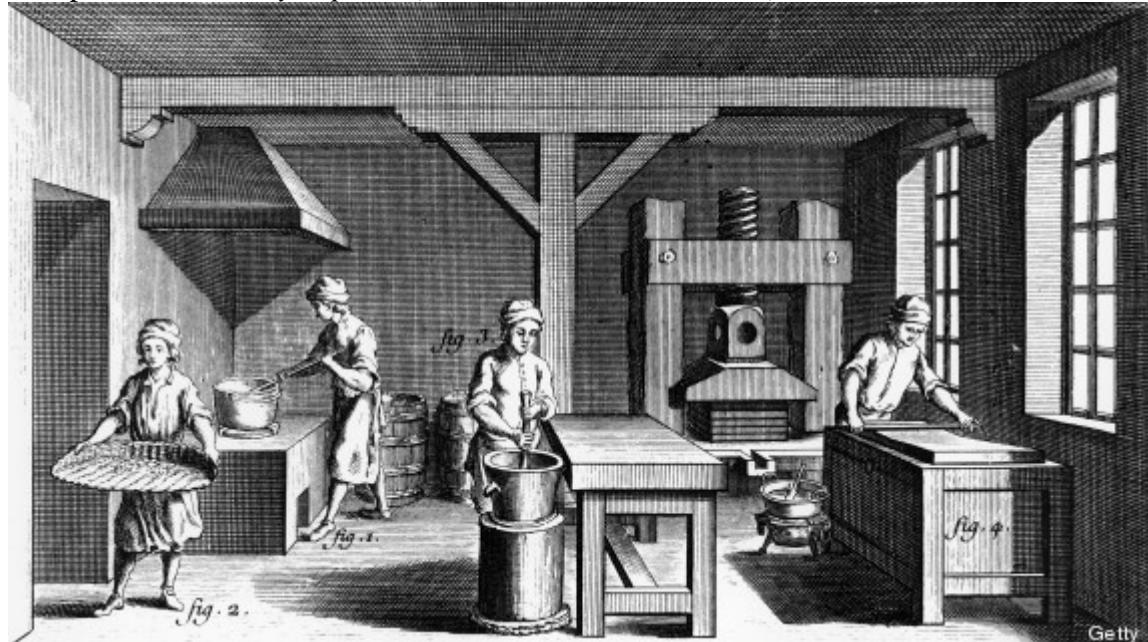
un peu d'argent. Diderot aura un emploi fixe, qu'il quittera trois mois plus tard faute de temps pour lire et écrire. L'auteur du *Neveu de Rameau*, s'essaye alors avec succès à la traduction d'ouvrages de l'anglais vers le français.

### "Changer la façon commune de penser"

Diderot fréquente les imprimeurs, les libraires, et le voilà embarqué dans un nouveau projet. Avec le jeune et brillant D'Alembert, il récupère la traduction avortée d'une *Cyclopaedia*, un dictionnaire des arts et des sciences, dirigé par le britannique Ephraïm Chambers.

Sous l'impulsion de Diderot, l'affaire prend très vite une nouvelle dimension. C'est qu'à force de traduire les idées des autres, Diderot se forgea et publia les siennes. Déiste, matérialiste, sceptique, à l'image de ses Pensées philosophiques, il raille l'Église, secoue l'ordre établi pour faire l'apologie du savoir et de la science aux dépens des croyances.

Une planche de l'*Encyclopédie* (suite de l'article en dessous)



Dans cette *Encyclopédie* dont il espère plusieurs milliers de souscriptions, Diderot entrevoit la possibilité de "changer la façon commune de penser". Pour en rédiger les articles, Diderot et D'Alembert font appel à des contributeurs extérieurs. Si Voltaire les snobe, nombreux seront ceux à répondre à leur appel. Savants comme d'Holbac, personnages en vue comme Rousseau, bourreaux de travail comme de Jaucourt (17.000 articles au compteur), l'*Encyclopédie* en aura cumulé près de 200.

### Les risques du métier

Mais dans les premiers temps, la mise en marche de cette immense machine intellectuelle accusera un certain retard. Et pour cause, à peine l'entreprise lancée, Diderot est emprisonné. Perquisitionné en juillet 1749, écouté puis transféré au château de Vincennes, il est accusé d'être l'auteur de plusieurs ouvrages considérés comme dangereux par le pouvoir en place. Depuis le 1er janvier 1748, l'écrivain est sous surveillance comme en témoigne sa fiche de police:

"C'est un garçon plein d'esprit, mais extrêmement dangereux. Auteur de livres contre la religion et les bonnes mœurs. (...) Fait le bel esprit et se fait trophée d'impiété. Parlant des saints mystères avec mépris." (cité par Raymond Trousson dans sa biographie de Diderot, Folio, Gallimard)

L'incarcération de Diderot est une catastrophe pour les libraires qui plaident leur cause auprès des autorités. Car sans leur homme pour superviser *L'Encyclopédie*, ils devront rembourser des milliers de souscripteurs et mettre la clef sous la porte.

**Mais le pouvoir joue l'usure et Diderot finira par tout avouer. Au terme de trois mois et onze jours d'emprisonnement, le philosophe sort de prison et promet de ne plus faire parler de lui en publiant quoi que ce fût qui porterait atteinte à la religion ou aux bonnes mœurs. Seulement voilà, il a toujours *L'Encyclopédie* sur les bras...**

### **Une œuvre politique**

Comment conserver l'esprit du projet sans froisser la monarchie? La question est d'autant plus importante que l'ouvrage est publié par privilège du roi.

La réponse de Diderot: le fameux système des renvois en bas de chaque article. Si certains sont nécessaires afin de faire communiquer entre eux les différentes entrées, d'autres visent à faire passer des idées, l'air de ne pas y toucher.

Dans l'entrée "Encyclopédie" consacrée à l'ouvrage, Diderot s'en explique : "quand il le faudra (...) ils (les renvois, *n.d.r.*) feront contraster les principes ; ils attaqueront, ébranleront, renverront secrètement quelques opinions ridicules qu'on n'oserait insulter ouvertement."

Exemple avec l'article Anthropophages. S'il traite bien du cannibalisme, il renvoie aux entrées "Eucharistie, Communion, Autel", une trinité à laquelle s'ajoute l'abréviation "etc.". La critique de la religion est aussi comique que stupéfiante.

Pour mieux dénoncer l'ordre établi sans prêter flan à des poursuites, d'autres articles jouent la carte de l'exagération à outrance, principe de la satire. Il en va ainsi de l'article Damnation. Démonstration:

**DAMNATION, s. f. (Théol.) peine éternelle de l'enfer. Le dogme de la damnation ou des peines éternelles est clairement révélé dans l'Ecriture. Il ne s'agit donc plus de chercher par la raison, s'il est possible ou non qu'un être fini fasse à Dieu une injure infinie ; si l'éternité des peines est ou n'est pas plus contraire à sa bonté que conforme à sa justice ; si parce qu'il lui a plu d'attacher une récompense infinie au bien, il a pu ou non attacher un châtiment infini au mal. Au lieu de s'embarrasser dans une suite de raisonnements captieux, & propres à ébranler une foi peu affirmée, il faut se soumettre à l'autorité des livres saints & aux décisions de l'Eglise, & opérer**

son salut en tremblant, considérant sans cesse que la grandeur de l'offense est en raison directe de la dignité de l'offensé, & inverse de l'offenseur ; & quelle est l'énormité de notre desobéissance, puisque celle du premier homme n'a pu être effacée que par le sang du Fils de Dieu.

La palme de l'astuce revient à ces entrées qui font office de métaphore. Comme le rappelle le biographe de Diderot, Raymond Trousson : "il n'était pas non plus très difficile de s'en prendre au clergé catholique dans 'brahmanes', ou 'bramines'". La preuve avec cet extrait de l'article consacré aux Bramines qui tacle, l'air de rien, tous les censeurs de France et de Navarre :

"Tout se tient dans l'entendement humain : l'obscurité d'une idée se répand sur celles qui l'environnent : une erreur jette des ténèbres sur des vérités contiguës, & s'il arrive qu'il y ait dans une société des gens intéressés à former, pour ainsi dire, des centres de ténèbres, bientôt le peuple se trouve plongé dans une nuit profonde. Nous n'avons point ce malheur à craindre : jamais les centres de ténèbres n'ont été plus rares & plus resserrés qu'aujourd'hui : la Philosophie s'avance à pas de géant, & la lumière l'accompagne & la suit. Voyez dans la nouvelle édition de M. de Voltaire, la lettre d'un Turc, sur les Bramines."

## Face à la censure

Si l'*Encyclopédie* est avant tout une œuvre collective synonyme d'ouverture intellectuelle, Diderot y imprime une marque indiscutable. L'auteur de *Jacques le fataliste* signe personnellement près de 5.000 entrées, à commencer par les plus sensibles. Comme le rappelle Raymond Trousson, c'est Diderot qui rédige l'article consacré à l'autorité politique.

Il y caractérise d'usurpation "la puissance qui s'acquiert par la violence", et évoque l'idée chère à Rousseau, d'un contrat social. L'encyclopédiste, qui l'a toujours mauvaise depuis son séjour en prison, y met les formes, ça passe, mais pas pour longtemps. Un incident suffit à mettre le feu aux poudres, que les Jésuites prennent la mouche et réclament l'interdiction de l'ouvrage.

Ce sera la soutenance de thèse de Prades, l'un des rédacteurs, à la Sorbonne. Comme l'*Encyclopédie*, il soutient que la société s'est fondée sur l'inégalité et la violence. Par conséquent, le droit de révolte est légitime contre la force. Discours inaudible pour le pouvoir en place, le Conseil du roi interdit l'*Encyclopédie* qui pourra continuer à paraître grâce à l'appui d'un esprit éclairé, le directeur de la librairie, Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes.

Une nouvelle interdiction tombera six ans plus tard, en 1749. À nouveau contournée à l'aide Malesherbes, qui finira sur l'échafaud pendant la Terreur, l'*Encyclopédie* continue de paraître. Mais elle est attaquée de toute part, intellectuellement, commercialement mais aussi moralement en raison des nombreuses accusations de plagiat. Pour Diderot, le coeur n'y est plus, D'Alembert a quitté le navire, et c'est bien dans l'amertume qu'il entreprend d'achever l'œuvre entre 1765 et 1772, date de la publication du dernier volume.

Après avoir séjourné aux Provinces-unis ainsi qu'à la cour de Catherine II, Diderot, qui jouit d'une renommée internationale regagne la France en 1774. S'il continue de publier, le déclin a néanmoins commencé. L'architecte de l'œuvre emblématique des Lumières s'éteint à Paris dix ans plus tard. Mais son esprit, lui, continuera de briller. En témoignent cet hommage de Jules

Michelet pour qui "l'Encyclopédie, (...) fut bien plus qu'un livre, — la conspiration victorieuse de l'esprit humain".